

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Tobie Nathan et Lucien Hounkpatin, *La parole de la forêt initiale*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1996, 365 pages.

par Jean-Claude Muller

Horizons philosophiques, vol. 7, n° 2, 1997, p. 153-154.

Pour citer la version numérique de ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/801054ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Tobie Nathan et Lucien Hounkpatin, *La parole de la forêt initiale*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1996, 365 pages.

Les auteurs présentent leur ouvrage comme un livre d'anthropologie véritable, différent de ceux qui modélisent, qui racontent, qui interprètent, qui expliquent. Il est aussi décrit comme un livre de psychologie, mais surtout comme un itinéraire ethnopsychiatrique entrepris à deux, un célèbre ethnopsychiatre *cum* psychanalyse et un de ses confrères béninois qui travaille avec lui à Paris. Tous deux se sont rendus au Bénin dialoguer avec des patients et des soignants locaux appartenant aux ethnies du sud-Bénin, les Fons, Minas, Yorubas et Gouns. Ces ethnies sont célèbres pour avoir donné au Nouveau Monde les cultes vaudou en Haïti, candomblé et macumba au Brésil, santería à Cuba, pour ne nommer que les plus célèbres.

C'est sur l'aspect "vécu" que porte le livre mais les vitupérations inaugurales contre les anthropologues réductionnistes ne doivent pas nous faire oublier les beaux travaux d'Augé — entre autres — sur les ethnies de cette région ni sur celles des lagunaires de Côte d'Ivoire où cet aspect "vécu" ressort abondamment. C'est, à mon sens, une mauvaise querelle — publicitaire? — et je l'oublierai d'autant plus facilement que le livre est très beau. Il essaye avec succès de nous restituer la personne, incluant toutes ses composantes, en interaction dans son univers culturel. La notion de personne est très complexe dans cette région; elle y est connectée à toutes sortes de variables sociales comme les ancêtres, les sorciers, les cultes, la famille — restreinte et étendue — ainsi qu'avec ce qu'il faut bien appeler le multiculturalisme et les ancêtres individuels d'ethnies et de pratiques religieuses différentes. Nous avons devant les yeux toute une série de cas de figure de personnes exhibant soit des troubles psychiques, soit des somatologies qui sont traitées par des praticiens locaux.

L'ouvrage met l'accent sur la réponse — ou plutôt les réponses — à des problèmes nouveaux : émigration, urbanisation, abandon des anciens cultes et des anciens dieux pour de nouvelles religions, etc. La thèse de l'ouvrage est que les nouvelles thérapies introduites par ces religions ne vont pas bien loin et qu'elles ne sont et ne peuvent être que des mesures palliatives. L'avenir, selon les auteurs, appartient à ceux qui sauront reprendre le noyau dur des croyances fondamentales. Le livre est une sorte d'incantation à la découverte des techniques anciennes. La question est : cela est-il possible? On ne peut certes reprocher aux auteurs de s'émerveiller sur les réussites de ces pratiques. Elles existent et sont souvent efficaces. Mais il ne faudrait pas oublier que les auteurs les vantent en assumant que les nôtres sont — plutôt — mauvaises; de plus, ils cachent que plusieurs de ces pratiques soignantes relèvent de la recherche de sorciers. Cette dimension est ici occultée, un peu comme dans le film de Jean Rouch, *M. Albert, Prophète*, où l'accent est essentiellement mis sur une seule sorte de thérapie alors que la plus importante part du travail du soignant est la recherche et la condamnation de sorciers. Ceux-ci ne font que pointer le bout de l'oreille dans ce livre. On est vraiment là devant un problème d'évaluation. On laisse suggérer par omission que les pratiques anciennes sont toutes valables et ne posent aucun problème. Mais les accusations de sorcellerie? Est-ce bien scientifique? L'accusation ou le diagnostic peut fort bien soulager le patient mais qu'en est-il de l'accusé qui n'en peut mais... ? Après avoir bourlingué assez longtemps dans toute cette littérature, il ne me semble pas qu'on puisse idéaliser les pratiques "traditionnelles" de la manière dont le proclament les auteurs. Certes, il est vrai que les nouveaux cultes sont finalement assez

peu profonds et se révèlent souvent dysfonctionnels. En ce qui regarde notre région, les prophétismes de tous genres ont été évalués cliniquement assez durement par des psychiatres (J.P. Lehmann) et certains aspects l'ont aussi été par les ethnologues qui les ont étudiés (Augé dans plusieurs volumes et tout récemment par l'historienne-ethnologue Claude-Hélène Perrot). On peut donc dire que les auteurs ont, selon l'expression, globalement raison. Mais il n'en reste pas moins que description et approbation sont deux choses différentes. Je n'arrive pas, après une fréquentation de l'Afrique de plus de trente ans, à justifier et entériner des diagnostics persécutifs - qui sont des plus traditionnels. Je les comprends intellectuellement, j'en étudie les mécanismes, les causes et tout ce qui va avec mais je ne puis éthiquement les admettre ni les cautionner. Je constate simplement...

Le livre ne s'étend pas sur ces aspects irritants; il traite surtout des conséquences de l'abandon des anciens liens avec les dieux traditionnels. Elles sont importantes et c'est l'occasion de nous montrer comment travaillent les guérisseurs et les devins. Des parallèles intéressants sont faits entre les manières de soigner de la région et la nôtre. Il y a là matière à réflexion sur la façon dont on manipule la notion de personne, comment on la déconstruit et la reconstruit. Le livre est un composé de divers dialogues et multilogues très vivants entre Nathan et Hounkpatin, et entre l'un ou l'autre ou les deux avec des patients et des soignants, le tout assorti de divers commentaires. Nous sommes ici dans une culture orale et un des aspects les plus intéressants du livre concerne cette passation orale et "initiatique" des savoirs entre guérisseurs. Ce corps de praticiens est comparé à nos associations de médecins.

Le livre se lit bien; il a été écrit avec une alacrité et un rythme soutenus. Il est destiné à un large public assez indéterminé puisqu'il s'agit d'abord de tous ceux qui veulent savoir ce qu'est l'ethnopsychiatrie. Ceci comprend en premier lieu les psychiatres et psychanalystes mais aussi les philosophes qui n'en auraient pas encore entendu parler, ce qui fait bien du monde. Le matériel ethnographique sur lequel est basé le livre est connu des ethnologues : il n'y a ici rien de nouveau si ce n'est un regard d'ethnopsychiatre qui voit les choses de manière originale. Les ethnologues auraient tort de négliger ce livre car il contient des comparaisons, des remarques et des interprétations qui éclairent les phénomènes discutés d'un autre point de vue que le leur; ces faits sont abordés dans une perspective que le mentor de Nathan et créateur de l'ethnopsychiatrie, Georges Devereux, appelait complémentariste. Ce sont ces aspects qui nous semblent plus importants — comparaison entre les façons occidentale et béninoise de poser les diagnostics thérapeutiques en travaillant autrement les faits, rôle différent de la parole en psychanalyse et chez les Béninois par exemple — que le ton, si j'ose dire, "missionnaire à l'envers" qui est l'un des moteurs du livre. Il faut aussi regretter qu'un lecteur attentif qui voudrait approfondir ces questions par des lectures additionnelles aura de la peine à s'y retrouver dans la bibliographie : une partie de celle-ci est incluse dans les notes de bas de page et elle y reste; celle placée *in fine* comprend quelques erreurs d'attribution.

Jean-Claude Muller
Département d'anthropologie,
Université de Montréal